

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre VII

Le voyage dans la diligence, très agréable et amusant au début, surtout à l'heure du déjeuner, que nous avançâmes assez pour nous occuper à quelque chose, finit par devenir interminable et ennuyeux, même pour nous qui n'étions pas empilés entre des sacs et des paquets comme les malheureux voyageurs de l'intérieur.

Notre unique distraction était de regarder la campagne qui semblait s'allonger interminablement devant la voiture, lancée au grand galop de ses douze chevaux maigres et nerveux, attachés avec de grosses cordes de jonc, sellés avec des courroies qui n'avaient plus ou n'avaient jamais eu la forme d'un harnais et trois d'entre eux, à gauche, montés par autant de postillons déguenillés, avec des bottes et la « *vincha* » sur le front, cramponnés aux noires et rudes crinières de leurs chevaux. Tous trois criaient alternativement en faisant tourner sur leur tête la longue tresse de leur fouet qui tombait, implacable, sur les croupes ou sur les têtes des pauvres haridelles. Contreras, du haut de son siège, avec quatre guides dans la main gauche, et dans la droite le fouet long et sonore, jamais

en repos, fouettait sans pitié les deux timoniers et les deux « *cadeneros* », et la diligence entourée d'un nuage de poussière, allait en sautant sur les aspérités du chemin, comme si elle voulait se rompre en morceaux pour en finir avec cette torture qui la faisait gémir par toutes ses planches, par toutes ses ferrures, par toutes ses vitres à la fois.

L'été prenait fin. Les récoltes, alors rares dans cette partie du pays, – maintenant un océan de blé – étaient hautes déjà, les chaumes tendaient çà et là leurs paillassons hérissés. L'herbe se mourait, brûlée et sèche, et la campagne aride nous enveloppait de denses poussières, pendant que le soleil nous rôtissait, réchauffant les parois fendillées du véhicule. Dans le paysage ondulé et monotone, le chemin se déroulait capricieusement, plus sombre sur le fond jaunissant de la campagne, descendant au gué en ligne presque droite, gravissant les collines par des courbes serpentine qui disparaissaient subitement pour reparaître plus loin comme un étroit ruban noirci par cent mains graisseuses. Peu d'arbres, les uns verts, les autres au feuillage rare, noirs et tordus, comme morts de soif, qui éclaboussaient la campagne coupée parfois par la bande de végétation capricieuse et fraîche qui suivait le cours d'un ruisseau,

mais sans intérêt, avec une majesté vague, surtout pour moi qui, sommeillant à moitié, pensais confusément à mes camarades, à Thérèse, un peu à ma mère et beaucoup à la vie de jouissance effrénée que je menais depuis tant d'années à Los Sunchos. La fête était-elle finie pour toujours ? D'autres plus agréables m'attendaient-elles ?

Aux relais, pendant que Contreras, le postillon, et les peons paresseux, lents et de mauvaise humeur, réunissaient les chevaux toujours dispersés, quoique la diligence eût des jours et des heures fixes de passage, tous les voyageurs nous descendions pour étirer nos jambes engourdies par l'immobilité. Comme ces postes étaient généralement des « *pulperías* », des auberges, *petit père* payait un verre à tout le monde, et l'eau-de-vie avec de la limonade, le genièvre ou le « *suisé* ¹ » donnaient de nouvelles forces à nos compagnons de voyage pour continuer à tenir avec résignation leur rôle de sardines. Comme ils l'adulaient ! Et comme je me sentais orgueilleux d'être le fils de ce dominateur si servilement respecté !

Nous arrivâmes, enfin, à la ville, ankylosés d'être restés si longtemps sans bouger. La voiture roula par les rues grossièrement pavées, éveillant les échos des murs taciturnes, et faisant se mettre aux

portes les commères qui nous suivaient des yeux, curieuses, immobiles et muettes, faisant aboyer furieusement les chiens ameutés, courir derrière la vieille guimbarde démantibulée une foule de gosses sales et presque nus dont l'enthousiasme ressemblait à des manifestations de haine.

Et, à la tombée de la nuit, entre des splendeurs rougeâtres, la voiture nous déposa devant la maison de don Claudio Zapata, « *la maison chrétienne où il n'y avait pas de mauvais exemples* » réclamée par maman. Don Claudio et sa femme nous attendaient à la porte.

Tous deux eurent de grandes prévenances pour *petit père* alors qu'ils ne faisaient presque pas attention à moi, ce qui me peina beaucoup à l'idée qu'ils étaient appelés à constituer provisoirement toute ma famille. Avec l'indifférence de mon père et l'amour passionné de ma mère, j'arrivais à un moyen terme beaucoup plus chaleureux. Et cette première impression eut une force incalculable : de demi-homme que j'étais à Los Sunchos, je me sentis enfant à nouveau, retour que j'allais continuer à expérimenter ensuite, et qui se manifestera à nouveau, dans d'autres proportions, quand je commencerai la vie à Buenos-Ayres quelques années plus tard.

La femelle de ce couple – c'était la femelle, cet adjudant aux robustes épaules, à la poitrine comme des besaces, au port militaire, à la chevelure châtain, avec un poil follet aux lèvres, une main de terrassier, le regard impératif, la voix aigre et forte, un nez de perroquet, un pied de géant ? C'était le mâle, ce gros oiseau débile, maigre comme un fourreau de dague sur lequel on aurait mis une figue sèche avec une moustache et une barbiche blanches (caricature de *petit père*), avec deux grains de jais à la place des yeux ? La femelle, dis-je, à me voir immobile et troublé, tournant et retournant mon feutre au bord du trottoir, crut le moment venu de jouer son rôle de femme en se montrant quelque peu affectueuse, et se dirigea vers moi en m'adressant les paroles les plus aimables et les plus maternelles qui pouvaient lui venir. Mais sa voix avait des inflexions désagréables, et, malgré ses mielleuses exclamations, me produisit une sensation d'antipathie, quelque chose comme une intuition que tout cela était faux et que de son côté beaucoup d'aigreurs m'attendaient. Cette impression fut si profonde que – redevenu enfant comme je l'ai déjà dit – mes yeux s'embruèrent de larmes que je dissimulai et que je refoulai

comme je pus afin que personne ne s'aperçût de mon émotion, dont en réalité nul ne se préoccupait, mais qui aurait désolé *petite mère* si elle l'avait devinée, et qui l'aurait désespérée si elle l'avait vue ...

Quelques amis de mon père, avertis de son arrivée, accoururent le saluer et remplirent peu à peu la vaste salle, à peine meublée d'une douzaine de chaises avec siège en paille et de deux chaises-longues, jaunes, montées sur de simples bois courbés. Sur les murs blanchis à la chaux étaient accrochées quelques grossières images de vierges et de saints, coloriées à la manière de celles d'Epinal. Une console d'un bois très lustré et très noir soutenait un Enfant Jésus de cire enveloppé d'oripeaux et de dentelles en papier, le plancher était couvert d'une vieille natte qui dessinait le damier de briques grossières qu'elle prétendait dissimuler, et le plafond était composé de troncs de palmes cylindriques du Paraguay blanchis à la chaux et pelés par l'humidité comme s'ils avaient la lèpre.

Deux petites servantes, pieds nus et vêtues d'une espèce de blouse en toile de coton fleurie attachées à la ceinture et formant des plis irréguliers et sans grâce, avec leurs tresses de crins bleues à force d'être noires, tombant sur l'épaule, le teint

très brun, le nez camard, le regard de côté et craintif comme celui d'un animal traqué, les gestes brusques et indécis, comme d'êtres à demi sauvages, faisaient circuler parmi les visiteurs l'interminable maté sirupeux, sucré avec de grandes cuillères de sucre blond de Tucuman, caramélé avec un fer chaud et parfumé avec un peu d'écorce d'orange. Elles étaient semblables aux petites servantes de chez nous, mais moins résolues, moins vives, moins jolies et plus déguenillées aussi.

Je m'ennuyais solennellement, en dehors du large cercle régulier que formaient les visiteurs, assis dans un coin sombre, oublié de tous, mort de faim, de fatigue et même de sommeil, car après avoir écouté un moment les racontars politiques et sociaux auxquels se livraient ces citoyens, parlant par moment quatre ou cinq à la fois, mon attention s'était relâchée, et me laissait en proie à un somnambulisme qui me permettait seulement d'entendre des paroles isolées qui ne me suggéraient que des images brouillées et sans relation entre elles. Mon père mit enfin terme à cette situation en proposant une promenade « *pour se dégourdir les jambes* », phrase dont j'interprétais le sens aussitôt : ils iraient au café ou au club jouer au billard et boire le vermouth de l'apéritif. Je fus le premier à me lever en lançant un soupir de libération. Des

visiteurs, les uns s'excusèrent, les autres se disposèrent à accompagner petit père.

- *Ne revenez pas trop tard, c'est bientôt le dîner !* – recommanda Madame Gertrude avec un sourire acariâtre, le plus doux, cependant, de son court répertoire.

Nous sortîmes, donc, et pendant le trajet je commençai à connaître la « *merveilleuse* » ville aux rues étroites et rectilignes formées par des maisons à l'ancienne mode espagnole, d'un seul étage, quelques-unes avec des portails larges et bas, prétentieusement dessinés à la Michel-Ange, sur le linteau desquels on pouvait voir, entre les volutes, soit des figures en ronde-bosse, soit le monogramme I.H.S., flanqués, un peu plus bas, par des séries de fenêtres avec de grossières grilles de fer forgé. Tous les cent mètres, ou moins, on voyait la façade, le côté ou l'abside de quelque église ou chapelle, ou le grand mur d'un couvent. De quelques murs de torchis débordaient sur la rue les branches des figuiers, le feuillage des treilles, le vert grisâtre des pêchers et des poiriers poussiéreux. Par les fenêtres ouvertes on pouvait voir en passant les chambres des maisons, analogues à la salle de don Claudio, avec peu de meubles, un sol de briques ou de carreaux, les solives apparentes, les murs blanchis à la chaux, avec d'ingénus ornements, principalement des estampes de saints, des vierges de plâtre et parfois un portrait grossièrement peint à l'huile.

Tout cela était primitif, presque rustique, d'un mauvais goût prononcé et d'un manque d'harmonie choquant, mais je dois confesser que cette impression est très postérieure à ma première visite, car alors, sans m'enthousiasmer exagérément, la ville me causa une impression de luxe, de grandeur et de splendeur que je n'avais jamais ressentie à Los Sunchos.

Cependant, ce qui me plut davantage ce fut la place publique, très vaste et remplie d'arbres avec une grande avenue circulaire de vieux paradis dont les cimes rondes d'un vert sombre se rejoignaient, formant une espèce de cloître plein de pénombre, par lequel se promenaient, à la file, se donnant le bras, des groupes de jeunes filles que croisaient d'autres groupes de jeunes gens qui les dévoraient des yeux ou les courtoisaient au passage, pendant que les pères, bénévoles, et les mères au sourcil froncé, assis sur les bancs de pierre ou de lattes peintes en vert, maintenaient par leur présence la discipline et le décorum.

A peine mon père fut-il entré au *Café de la Paix* avec ses amis, que je m'échappai et courus fumer une cigarette dans le kiosque à musique qui s'élevait au milieu de la place ; le plaisir de me voir libre après une si longue sujétion me faisait oublier ma faim. Là, entre

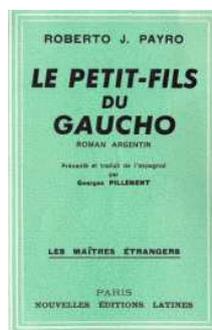
des nuages de fumée, je contemplai ce fourmillement de gens, énorme pour moi, et derrière les arbres, les maisons et les tours brunes des églises, au loin les collines qui entourent la ville comme les parois d'un puits et que le soleil couchant illuminait de lueurs violet foncé et rougeâtres. Et subitement, un profond, un irrésistible sentiment de tristesse s'empara de moi, je me trouvai seul, abandonné – comme si cette ceinture de collines me séparait du monde – au milieu de tant de gens et de choses inconnus, et je m'imaginai qu'il en serait toujours ainsi, toujours, parce qu'il n'existait pas, parce qu'il n'existerait jamais aucun lien entre cette ville et moi. Aucun pressentiment prophétique ne m'ouvriraient l'avenir, toutes mes idées allaient directement vers le passé. Je commençai à sentir, plus aiguë, la sensation de la faim, mais cette angoisse de l'estomac paraissait produite plus par la peur, par une expectative redoutable que par le besoin physique, comme lorsqu'enfant encore, les contes de la couturière bossue me suggéraient la présence virtuelle de quelque esprit maléfique ou l'approche de quelque péril inconnu ! Je me sentais si petit, si faible, si incapable de me défendre ! L'excès même de cette sensation me la fit secouer et, me levant subitement, je courus vers le

Café de la Paix.

Quand j'entrai, les lampes à pétrole, la rumeur des conversations, le bruit des boules sur l'immense billard, la présence de mon père et de ses amis me rapportèrent le calme. Comme je me rappelle encore l'aspect du ciel et des choses de ce soir mémorable où, aidée par la fatigue et le transplatement, l'intense mélancolie du crépuscule m'avait troublé !

1. Mélange d'absinthe, d'orgeat et d'eau, en usage alors et appelé « *suisé* » parce que ... l'absinthe venait de Suisse ...

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue*

nationale du Mouvement Intellectuel), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>